

# *Libretto*



EDGAR ALLAN POE

# NOUVELLES INTÉGRALES

Tome II (1840-1844)

Nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis)  
de CHRISTIAN GARCIN et THIERRY GILLYBŒUF

*libretto*

Titre original :

*Tales*

Édition originale :

*The Works of the Late Edgar Allan Poe, Tales*, éd. N. P. Willis ; J. R. Lowell  
& R. W. Griswold, J.S. Redfield, New York, 1850.

Pour les illustrations © Sophie Potié, 2019.

Pour la traduction française et la préface :

© Phébus/Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-36914-798-5

## POURQUOI LE PETIT FRANÇAIS PORTE SA MAIN EN ÉCHARPE<sup>1</sup>

C'est sur mes cartes d'avisite pour sûr (celles qu'ell' sont toutes sur papier d'satin rose) que tout m'sieur qui veut peut voâr ces mots intéressants: «*Sir* Pathrick O'Grandison, Baronnet, 39 Southampton Row, Russel Square, Paroisse d'Bloomsbury<sup>2</sup>». Et si qu'vous voulez découvrir qui c'est qu'est la crème d'la politesse et du bonton dans toute c'te ville de Lond' : Eh ben! c'est ma pomme! Et bon sang, ça a rien d'étonnant du tout, du tout (alors siouplé, arrêtez d'retrousser vot' nez), car depuis six s'maines que chuis un m'sieur et que j'avions quitté les marigots pour m'consacrer à la Baronnerie, c'étiens Pathrick qu'a vécu comme un saint empereur et qu'avions reçu l'éducation et les grâces. Oh! ce serait-y pas une bénédiction pour vot' âme si qu'vous pouviez poser vos mirettes juste sur *Sir* Pathrick O'Grandison, Baronnet, quand il est tout bien fagoté pour l'haupéra, ou ben qu'il grimpe dans le fiac<sup>3</sup> pour faire un tour dans Hyde Park. – Mais c'est à cause que j'avions une belle carrure élégante que toutes les dames, elles tomb' raides amoureuses de moi. C'est-y pas qu'ma jolie personne elle mesure maintenant ses un mètre

quatre-vingts avec huit centimèt' en plus, avec mes souliers, et qu'pour tout l'reste, chuis vach'ment bien proportionné? Et qu'y fait pas plus de quatre-vingt-dix centimèt' et un chouia<sup>4</sup> c'te p'tit étranger de Frenchy tout vieux qui vit just' en face, et qui passe toute la sainte journée à r'luquer (qu'il aille s'faire voir) la jolie veuve M'dame Tracle<sup>5</sup>, ma voisine de palier (que Dieu la bénisse), qu'est une amie et une connaissance intime? Vous voyez ben que ce p'tit vaurien<sup>6</sup> l'est tout triste et qu'il a sa main gauche en écharpe, et c'est de ça même qu'si vous voulez ben, j'm'en vas vous donner la vraie raison.

La vérité de c't'histoire est toute simp'; car le premier jour que chuis venu de Connaught<sup>7</sup> et qu'je m'suis pavané tout joli tout beau dans la rue à la veuve, qui r'gardait par la fenêt', l'affaire était dans l'sac concernant l'cœur d'la jolie M'dame Tracle. J'm'en ai aperçu tout d'suite, voyez, et pas d'erreur, parole d'évangile. D'abord c'est la fenêt' qui s'ouvre en moins d'deux, et pis la v'là-t'y-pas qu'elle ouvre ben grand ses mirettes, et pis v'là-t-y-pas qu'elle s'colle une petite longue-vue dorée contre un œil, et qu'je brûle en enfer si c'quinquet me cause pas aussi clairement que peut causer un quinquet, et qu'il m'dit, à travers la lunette: « Oh! ben le bonjour à vous, *Sir* Pathrick O'Grandison, mon Baronnet chéri; et pour sûr qu'vous êtes un beau m'sieur, et moi et ma fortune, on sera à vot' service, mon cher, à n'importe quel moment de la journée que z'avez besoin.» Et vous voudriez point que j'sois à la traîne côté politesse; alors j'lui fais une courbette que z'en auriez eu le cœur brisé si vous aviez vu ça, et pis j' retire mon galure en faisant des moulinets, et pis j'lui cligne des deux yeux, comme pour dire: « Ben vrai, z'êtes une jolie p'tite bonne femme, M'dame Tracle, ma chérie, et que j'me noie dans un marécage si c'est pas moi, *Sir* Pathrick O'Grandison, Baronnet, qu'en ferai des tonnes d'amour pour vot' seigneurie, en un clin d'œil de patate de Londonderry<sup>8</sup>. »

Et c'étions le lendemain matin, pour sûr, que j'me d'mandais si ça serait pas poli d'y envoyer un p'tit mot à la veuve en guise de lett' d'amour, quand v'là-t-y-pas que s'pointe le valet avec une carte élégante et qu'i'm'dit que le nom inscrit dessus (pasque j'ai jamais pu lire c'qu'est imprimé en relief cause que j'étions gaucher), c'était celui de Môssieur le Comte D'Indon Loup-qu'est-si, Mètre-de-danse<sup>9</sup>, et qu'tout c'pataquès du diable, c'était le fichu nom du p'tit étranger de Frenchy tout vieux qui vivait en face.

Et v'là-t-y-pas que ce p'tit bonhomme se pointe et qu'y m'fait un grand salut et pis qu'y m'dit qu'il avions seulement pris la liberté d'me faire l'honneur d'me rend' une visite, et pis y s'met à palabrer à qui mieux mieux, et du diable si j'ai compris ce qu'y voulait vraiment vraiment m'raconter, sauf qu'il disait : «peuvey-veu, veuley-veu» et qu'au milieu de toutes ces menteries, qu'il aille au diable, il étions fou amoureux de ma veuve M'dame Tracle, et qu'ma veuve M'dame Tracle avait un pacha<sup>10</sup> pour *lui*.

Alors quand j'ai entendu ça, vous vous en doutez, j'étions dans tous mes états, mais j'm'ai rappelé que j'étions *Sir* Pathrick O'Grandison, Baronnet, et que c'étions pas du tout des bonnes manières d'laisser la colère prend' le pas sur la politesse, alors j'prends la chose à la légère et j'dis rien, et j'me montre ben aimable avec le p'tit père, et v'là-t-y-pas qu'au bout d'un moment y m'demande d'aller avec lui trouver la veuve, en m'disant qu'y m'présenterait avec la forme à la dame.

«T'es en plein d'dans, que j'me suis dit en moi-même, et c'est ben vrai, Pathrick, que t'es le plus chanceux des mortels dans la vie. Nous verrons bientôt si c'est d'ta belle personne ou ben si c'est de Môssieur le Mètre-de-danse que M'dame Tracle est raide amoureuse.»

Sur ce, on est allés chez la veuve, la porte à côté, et on

peut dire que c'étions un endroit ben élégant, pasque c'est vrai de vrai. Y avait un tapis sur tout le sol, et dans un coin, y avions un piano-fort-thé et une guimbarde, et le diable sait quoi d'autre, et dans un autre coin, y avait un sofa, la plus belle chose dans toute la nature, et assise sur l'sofa, pour sûr, y avait ce beau p'tit ange de M'dame Tracle.

– Ben le bonjour, que j'dis, M'dame Tracle – et après j'y ai fait une révérence tel'ment élégante que z'en auriez complètement perdu la tête.

– Veuley-veu, peuvey-veu, doute à la motte<sup>11</sup>, dit le p'tit French étranger, et pour sûr Madame Tracle, qu'y dit comme ça, v'là ce monsieur qu'est son essellence *Sir Pathrick O'Grandison*, Baronnet, et c'est-y pas tout à fait et entièrement l'ami et la relation le pu-zintime que j'ai dans l'monde tout entier?

Et là-d'ssus, la veuve, elle se lève du sofa et fait la plus jolie courbette qu'on ait jamais vue, et pis elle se rassoit comme un ange, et pis, nom de nom, v'là-t-y-pas que ce sale petit vaurien de Môssieur le Mètre-de-danse y se colle juste à sa droite. Ouch! Hou! j'ai ben cru que mes deux zieux allaient directement m'sortir de la tête, j'étions fou de désespoir! Mais:

– Chiche, que j'dis au bout d'un moment. Pisque c'est comme ça, Môssieur le Mètre-de-danse! et j'me colle à la gauche de la dame, pour êt' à égalité avec le scellé-rat.

La barbe! ça vous aurions fait chaud au cœur d'voir le doub' clin d'œil élégant que j'y ai donné, bien en face d'elle, avec les deux zieux.

Mais l'aut' petit vieux de Frenchy, l'a jamais soupçonné ren de ren du tout, y f'zait la cour à fond à la dame.

– Veuley-veu, qu'y dit, peuvey-veu, qu'y dit, doute à la motte, qu'y dit .

«Ça sert à ren, mon p'tit chéri Môssieur le Bouffeur de Grenouilles», que j'pense, et pendant ce temps, je parlais aussi vite et fort que je pouvions, et croyez-moi, y avait que moi qui



divertissais complèt'ment et entièr'ment la dame à cause de la conversation élégante que j'avions avec elle au sujet de ces chers marécages de Connaught. Et tantôt, elle m'a décoché un si doux sourire, d'un bout à l'aut' de sa bouche, qu'ç'a m'a rendu hardi comme un cochon et qu'j'y ai pris le bout d'son p'tit doigt de la façon la pus délicate qui soit dans la nature, tout en la regardant avec mes yeux de merlan frit.

Et voyez un peu comme ce dou-zange était futé, car sitôt qu'elle s'rend compte que j'veux y attraper la patte qu'elle la retire aussi sec et la met derrière son dos, comme pour dire : «Voilà voilà, *Sir Pathrick O'Grandison*, ça vaut mieux pour vous, mon chéri, car c'est pas des bonnes manières du tout que d'vouloir m'attraper la patte en plein devant ce p'tit étranger de Frenchy, Mòssieur le Mètre-de-danse.»

Là-d'ssus, j'y fais un gros clin d'œil, comme pour dire : «*Sir Pathrick* a pas son pareil pour ce genre de trucs», et pis j'me r'mets au boulot, et vous en seriez mort de plaisir de voir comment qu'j'ai habilement glissé mon bras droit entre l'dossier du sofa et l'dos d'la dame, et là, pour sûr, j'ai trouvé une jolie p'tite patte qu'attendait pour m'dire : «Ben le bonjour à vous, *Sir Pathrick O'Grandison*, Baronnet.» Et v'là-t-y-pas que j'donne la plus petite pression au monde, en guise de commencement, et pour pas être trop brusque avec la dame ! et ouch ! nom d'une pipe, v'là-t-y-pas que je reçois la pus douce et la pus délicate de toutes les petites pressions ! «Par tous les diab', *Sir Pathrick*, mon mignon, que j'me dis, c'est ben l'fils de ta mère, et personne d'aut' du tout, qu'est le pus beau et le pus chanceux des p'tits gars qui soient venus de Connaught !» Et là-d'ssus, j'ai donné à la patte une grosse pression, et nom de nom, la dame m'a répondu par une grosse pression. Mais z'auriez explosé de rire si vous aviez vu, tout d'un coup, le p'tit air suffisant de Mòssieur le Mètre-de-danse. Et on avait encore jamais

vu sur terre baragouiner, minauder et causer comme y s'est mis à faire avec la dame, et du diab' si je l'ai pas surpris avec mes deux mirettes en train de lui cligner de l'œil. Ouch! hou! si c'étions pas moi qu'est devenu enragé comme un chat du Kilkenny<sup>12</sup>, j'aimerais ben savoir qui c'était!

– Laissez-moi vous dire, Mòssieur le Mètre-de-danse, que je dis, poli comme jamais, que c'est pas du tout du tout des bonnes manières, et que c'est pas pour des gens comme vous, d'aller faire les zieux doux à c'te dame de c'te façon.

Et je lui ai donné une autre pression à sa patte, comme pour dire: « C'est-y pas *Sir Pathrick* maintenant, mon bijou, qui va pouvoir vous protéger, ma chérie? » et v'là une autre pression en guise de réponse. « Ben vrai, *Sir Pathrick*, que ça disait plus clairement qu'une pression l'avait jamais dit au monde, ben vrai, *Sir Pathrick*, mon p'tit chou, et z'êtes un bien bon monsieur – parole d'évangile », et là-d'ssus, elle a tellement écarquillé ses deux belles mirettes que j'ai ben cru qu'elles allaient totalement et entièrement sortir de sa tête, et elle a d'abord lancé des regards de chat fou furieux à Mòssieur le Bouffeur de Grenouilles, et pis elle a été tout sourire pour moi.

– Bon, qu'y dit, le scellé-rat, ouch! hon! et un veuley-veu, peuvey-veu – et pis il a tellement secoué les épaules que du diable si on pouvait voir sa tête, et pis il a laissé retomber les deux coins de son enfournoir<sup>13</sup>, et pis j'ai compris que couic à ce qu'a déblatéré le vaurien.

Croyez-moi, mon bijou, c'était ben *Sir Pathrick* qu'était fou furieux, et d'autant pus que le Frenchy continuait de faire des œillades à la veuve, et que la veuve continuait de me tripoter la patte, comme pour dire: « À l'attaque, *Sir Pathrick O'Grandison*, mon chéri »; alors j'ai laissé partir un gros juron, et je dis:

– Espèce de sale p'tit bouffeur de grenouilles de fils de coureur de tourbe<sup>14</sup> avec un nom à coucher dehors!

Et juste à ce moment-là, savez-vous ce qu'elle a fait cette dame? Elle bondit du sofa comme si qu'on l'avait mordue, et décampe par la porte, alors que je me tournais vers elle, complètement hébété et sidéré, et que je la quittais pas du regard. Vous comprenez que j'avais mes raisons de savoir qu'elle pouvait pas descendre totalement les escaliers, vu que je savais très bien que j'y tenais la main, car du diab' si je l'avais laissée filer. Et je dis :

– Ce serait-y pas une p'tite erreur de ren du tout que vous commettez, ma bonne dame? Revenez donc, ma chérie, et je vous rendrai vot' patte.

Mais elle a dévalé les escaliers et alors là, j'me tourne vers ce p'tit étranger de Frenchy. Aïe! Ah ben non! si c'était pas la petite menotte du vaurien que je tenions dans la mienne... ben ça alors... c'était donc pas... bon, c'est tout.

Et comme ça que ce serait pas moi qu'étais mort de rire en voyant le p'tit gars quand il s'est aperçu que c'était pas du tout du tout la veuve qu'il avait tenue tout ce temps-là, mais juste *Sir Pathrick O'Grandison*. Le vieux diab' lui-même a jamais vu une mine aussi déconfite que la sienne! Quant à *Sir Pathrick O'Grandison*, c'était pas les ceusses du genre de son essellence de se faire du mouron pour une erreur aussi insignifiante. Mais vous pouvez dire (parole d'évangile) qu'avant de lâcher la patte du vaurien (c'est-à-dire pas avant que le valet de pied de cette dame nous ait botté le train pour nous faire dégringoler les escaliers), j'y ai un peu serré la main à ma façon, que j'en ai fait de la compote de fraises.

– Veuley-veu, qu'y dit, veuley-veu, qu'y dit, nom de pieu!

Et v'là la vraie de vraie raison pourquoi qu'il porte le bras gauche en écharpe.



## L'HOMME D'AFFAIRES<sup>16</sup>

*La méthode est l'âme des affaires.*

VIEUX DICTON.

Je suis un homme d'affaires. Je suis un homme méthodique. Après tout, c'est la méthode qui *fait* tout. Mais il n'y a personne que je méprise plus vigoureusement que ces idiots excentriques qui jacassent sur la méthode sans la comprendre, s'en tenant strictement à la lettre tout en en violant l'esprit<sup>17</sup>. Ces types font toujours les choses de travers en suivant ce qu'ils appellent une discipline bien réglée. Or, selon moi, cela constitue un paradoxe positif<sup>18</sup>. La vraie méthode ne concerne que ce qui est ordinaire et ce qui va de soi, et ne saurait s'appliquer à l'*outré*\*. Quelle idée précise peut-on rattacher à des expressions comme un « dandy méthodique » ou bien un « feu follet systématique » ?

Mes idées sur ce sujet n'auraient sans doute pas été aussi

\* En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque (quand cela a été nécessaire, l'orthographe ou la bonne syntaxe ont été rétablies).

claires, n'était un heureux incident qui m'arriva quand j'étais dans ma tendre enfance. Une vieille nourrice irlandaise au bon cœur (que je n'oublierai pas dans mon testament) m'attrapa par les talons un jour que je faisais plus de bruit que nécessaire et me fit tournoyer deux ou trois fois pour m'apprendre, nom de D..., à « crier comme un petit vaurien<sup>19</sup> », avant de me cogner la tête à m'en assommer<sup>20</sup> contre les barreaux du lit. C'est ce qui a scellé mon destin, comme je l'ai dit, et a fait ma fortune. Une bosse apparut aussitôt sur mon sinciput<sup>21</sup> et se transforma en un bel organe de l'ordre, comme on en voit les jours d'été. D'où ce réel appétit pour le système et la régularité qui a fait de moi l'homme d'affaires distingué que je suis<sup>22</sup>.

S'il y a bien une chose que je déteste sur terre, c'est un génie. Tous ces génies sont de fieffés imbéciles – plus le génie est grand, plus il est imbécile – et c'est une règle qui ne souffre absolument aucune exception. En particulier, on ne peut pas davantage réussir à faire un homme d'affaires d'un génie qu'on ne peut soutirer de l'argent d'un Juif ou d'excellentes noix de muscades d'un bosquet de pins. Ces types-là prennent toujours la tangente vers un travail fantastique ou une spéculation ridicule, en totale contradiction avec « l'ordre des choses<sup>23</sup> », et ne font que des prétendues affaires qui ne sauraient être considérées comme telles. On peut donc reconnaître immédiatement ces personnages à la nature de leurs activités. Si l'on voit un homme qui s'établit comme marchand ou industriel, qui se lance dans le commerce du coton, du tabac ou de l'une ou l'autre de ces branches excentriques, qui cherche à être mercier ou savonnier, ou bien qui entend être avocat, forgeron ou médecin – tout ce qui sort du droit chemin –, on peut d'emblée le taxer de génie et par conséquent, conformément à la règle de trois, c'est un imbécile<sup>24</sup>.

Or, je ne suis en aucune manière un génie, mais un homme d'affaires tout ce qu'il y a de plus normal. J'en veux pour preuve ma Main courante et mon Grand Livre<sup>25</sup>. Ils sont bien tenus, bien qu'il ne m'appartienne pas de le dire, et, pour ce qui est de mes habitudes générales en matière de précision et de ponctualité, je peux en remonter à une horloge. En outre, j'ai toujours veillé à ce que mes activités soient à l'unisson des habitudes ordinaires de mes semblables. Non pas que je me sente redevable le moins du monde, en la matière, envers mes parents à l'esprit extrêmement étriqué qui, sans aucun doute, auraient bien fini par faire de moi un fieffé génie, si mon ange gardien n'était pas venu à ma rescousse au bon moment. Dans la biographie, c'est la vérité qui compte et tout particulièrement dans l'autobiographie – et pourtant, je n'espère guère être cru quand je déclare, avec solennité, que mon pauvre père m'a placé, quand j'avais environ quinze ans, dans le service de la comptabilité de ce qu'il appelait « un respectable marchand au détail et à la commande, réalisant un coquet chiffre d'affaires ! ». Un coquet rien du tout ! Toujours est-il que la conséquence de cette folie a été que, au bout de deux ou trois jours, je fus renvoyé dans ma famille de têtes de pioche avec une très forte fièvre et une douleur très violente et dangereuse au sinciput, tout autour de mon organe de l'ordre. On ne se faisait pratiquement aucune illusion sur mon sort – entre la vie et la mort pendant six semaines –, les médecins jugeant que j'étais perdu et tout le toutim. Mais même si je souffrais beaucoup, je n'en étais pas moins un garçon reconnaissant. Il m'était épargné de devenir un « respectable marchand au détail et à la commande, réalisant un coquet chiffre d'affaires », et je rendais grâce à cette protubérance à qui je devais mon salut, ainsi qu'à la brave femme à l'origine de ce moyen mis à ma disposition.

La plupart des garçons partent de chez eux entre dix et

douze ans, moi, j’attendis d’en avoir seize. Je ne sais même pas si je serais parti, si je n’avais pas surpris ma vieille mère parlant de m’établir à mon compte dans l’épicerie. *L’épicerie!* – rien que d’y penser! Je décidai de filer à l’anglaise sur-le-champ et d’essayer de me lancer dans une activité *décente*, sans être tributaire plus longtemps des caprices de ces vieux excentriques, et courir le risque de finir par devenir un génie. Je réussis parfaitement dans mes projets du premier coup et, à dix-huit ans bien sonnés, je me trouvais faire de grosses et juteuses affaires dans le métier d’Annonceur ambulant pour tailleurs.

Je n’étais parvenu à m’acquitter des charges onéreuses incombant à cette profession qu’en me conformant rigoureusement au système qui constituait le trait dominant de mon esprit. Mes actions comme mes comptes se caractérisaient par une *méthode* scrupuleuse. Dans mon cas, c’était la méthode – et non l’argent – qui faisait l’homme : du moins tout ce qui échappait au tailleur que je servais. Chaque matin, à neuf heures, je me présentais chez cet individu pour récupérer la tenue du jour. À dix heures, on me trouvait sur une promenade à la mode ou bien dans un autre lieu de divertissement public. La régularité précise avec laquelle je tournais ma belle personne de façon à faire voir successivement chaque pan du costume que je portais, faisait l’admiration de tous ceux qui s’y connaissaient dans ce métier. Midi ne passait jamais sans que je ramène un client à l’échoppe de mes employeurs, MM. Coupe et Revenez-y<sup>26</sup>. Je le dis avec fierté, mais des larmes dans les yeux – car ces tailleurs se sont avérés être les derniers des ingrats. Les petits comptes, au sujet desquels nous nous sommes querellés et avons fini par nous séparer, ne peuvent en aucun cas être jugés excessifs par quiconque est vraiment versé dans la nature des affaires. Mais sur ce point, je tire une certaine fierté et une



certaine satisfaction de pouvoir laisser le lecteur en juger par lui-même. Ma facture se présentait comme suit :

*MM. Coupe et Revenez-y, Marchands Tailleurs  
à Peter Profit, Annonceur ambulant, doivent :*

10 juillet.	Pour promenade habituelle et client ramené à la boutique.	00,25 \$
11 juillet.	Pour idem.	00,25 \$
12 juillet.	Pour un mensonge, de seconde classe : tissu noir passé vendu pour du vert invisible.	00,25 \$
13 juillet.	Pour un mensonge, de première classe, qualité et taille extra : recommandé de la satinette <sup>27</sup> moletée pour du drap fin.	00,75 \$
20 juillet.	Pour achat d'un col de chemise neuf en papier mouillé ou faux plastron, afin de mettre en valeur un petersham <sup>28</sup> gris.	00,02 \$
15 août.	Pour avoir porté un froc à double pan raccourci (24 degrés à l'ombre au thermomètre).	00,25 \$
16 août.	Pour être resté sur une jambe pendant trois heures, afin de montrer des pantalons à sous-pieds <sup>29</sup> nouveau modèle à 12 cents ½ par jambe par heure.	00,37 ½ \$
17 août.	Pour promenade habituelle et gros client ramené à la boutique (homme gros).	00,50 \$
18 août.	Pour idem (taille moyenne).	00,25 \$
19 août.	Pour idem (petit homme et mauvaise paye).	00,06 \$
		2,96 ½ \$

Le point le plus contesté sur cette facture était la somme pourtant très modique de deux pennies<sup>30</sup> pour le faux

plastron<sup>31</sup>. Parole d'honneur, ce *n'était pas* un prix déraisonnable pour cet article. C'était l'un des petits plastrons les plus propres et les plus mignons que j'aie jamais vus, et j'ai de bonnes raisons de croire qu'il a joué un rôle dans la vente de trois petershams. Toujours est-il que l'aîné des associés dans la boutique ne voulait me donner qu'un seul penny et prit la peine de montrer comment on pouvait obtenir quatre cols de même taille dans une feuille de papier ministre. Mais inutile de dire que j'en faisais une affaire de *principe*. Les affaires sont les affaires et doivent être traitées comme telles. Me filouter d'un penny ne relevait d'aucun *système*, d'aucune *méthode* – une pure escroquerie de cinquante pour cent<sup>32</sup>. Je quittai immédiatement mon emploi auprès de MM. Coupe et Revenez-y, et je me lançai à mon compte dans le Tape-à-l'œil – l'une des activités ordinaires les plus lucratives, les plus respectables et les plus indépendantes.

Ma stricte intégrité, mon économie et mes habitudes rigoureuses en matière d'affaires rentrèrent une fois de plus en ligne de compte. Je me retrouvai bientôt à réaliser un commerce florissant et devins bientôt un homme très coté en «Bourse<sup>33</sup>». La vérité, c'est que je ne me suis jamais mêlé d'affaires florissantes, mais que j'allais mon petit bonhomme de chemin en suivant la sage routine de la profession – profession dans laquelle, sans aucun doute, je me serais installé à l'heure actuelle, n'était un petit incident qui m'arriva alors que je vaquais à l'une des opérations d'affaires habituelles du métier. Toute personne intelligente le sait : chaque fois qu'un riche et vieux grippe-sou, un héritier prodigue ou une corporation en faillite a dans l'idée d'ériger un palais, il n'y a rien de mieux au monde que d'y mettre un coup d'arrêt. Le fait en question constitue vraiment la base du métier du Tape-à-l'œil. Par conséquent, sitôt qu'un projet immobilier est bien lancé par l'un ou l'autre de ces gens, nous autres,

marchands, nous nous assurons un beau petit coin du terrain en vue ou bien un bel emplacement de choix attenant ou juste en face. Une fois que c'est fait, nous attendons que le palais soit à mi-hauteur et nous payons alors un architecte de goût pour nous ériger un bouge décoratif juste contre lui, une pagode orientale ou hollandaise, une soue ou bien quelque ingénieux petit édifice fantasque, dans le genre esquimau, kickapoo<sup>34</sup> ou hottentot. Bien entendu, nous ne pouvons accepter de raser cette construction à moins d'un bonus de cinq cents pour cent sur le prix d'achat de notre terrain et du plâtre. *Le pouvons-nous?* Je pose la question. Je la pose aux hommes d'affaires. Il serait insensé d'imaginer que nous pouvons le faire. Et pourtant, il y eut une corporation retorse qui m'a demandé de faire ça – de faire ça, oui ! Bien entendu, je ne répondis pas à leur proposition absurde, mais je me fis un devoir d'aller sur place, ce soir-là, et de recouvrir de noir de fumée tout leur palais. Pour cela, ces scélérats déraisonnables me firent jeter en prison et ces messieurs du Tape-à-l'œil ne purent faire autrement que de couper tout lien avec moi quand je fus relâché.

La profession de Coups-et-blessures, dans laquelle je fus alors forcé de m'aventurer pour gagner ma vie, était assez mal adaptée à la nature délicate de ma constitution, mais je m'y lançai de bon cœur et y trouvai mon compte, comme toujours jusque-là, dans ces sévères habitudes d'exactitude méthodique qui m'avaient été inculquées à la manière forte par cette adorable vieille nourrice – je serais vraiment le dernier des hommes si je ne me souvenais pas d'elle dans mon testament. En observant, dis-je, le système le plus strict dans tous mes faits et gestes et en tenant bien régulièrement tous mes Livres, je pus venir à bout de maintes difficultés sérieuses et, pour finir, parvins à m'établir très convenablement dans le métier. La vérité, c'est que peu d'individus, dans n'importe

quel domaine, ont fait de plus confortables petites affaires que moi. Je vais me contenter de copier une page ou deux de ma Main courante, ce qui m'évitera de devoir entonner mes propres louanges – pratique méprisable, dont nul esprit supérieur ne se rendra coupable. De surcroît, la Main courante est quelque chose qui ne ment pas.

1<sup>er</sup> janv. – Nouvel An. Rencontré Paf<sup>35</sup> dans la rue, titubant. Note: il fera l'affaire. Rencontré brièvement Groupf<sup>36</sup> ensuite, complètement saoul. Note: il répondra présent lui aussi. Entré les deux bonshommes dans mon Grand Livre et ouvert un compte courant pour chacun.

2 janv. – Aperçu Paf à la Bourse, l'ai rejoint et lui ai marché sur l'orteil. M'a donné une volée de coups de poing et mis à terre. Bien! – me suis relevé. Petite difficulté avec Sac<sup>37</sup>, mon fondé de pouvoir. Je veux mille comme dommages et intérêts, mais il dit que, pour une simple rossée comme ça, nous ne pouvons exiger plus de cinq cents. Note: se débarrasser de Sac – absolument aucun *système*.

3 janv. – Suis allé au théâtre, à la recherche de Groupf. L'ai vu assis dans une loge de côté, au deuxième rang, entre deux dames, une grosse et une maigre. Guigné tout ce petit monde à travers des jumelles de théâtre, jusqu'à ce que je voie la grosse dame rougir et murmurer quelque chose à G. Ai alors rôdé du côté de la loge et mis le nez à portée de sa main. Est-ce qu'il allait me le moucher – que nenni. Le souffleter et recommencer – pas davantage. Me suis donc assis et ai fait un clin d'œil à la dame maigre, quand à ma grande satisfaction, il m'a soulevé par la peau du cou et m'a fait voler dans le parterre<sup>38</sup>. Cou disloqué et jambe droite grièvement brisée. Suis rentré chez moi débordant de

joie, bu une bouteille de champagne et couché dans mon Livre le jeune homme pour cinq mille. Sac dit que ça ira.

15 fév. – Trouvé un compromis dans le cas avec M. Paf. Montant entré dans le Journal : cinquante cents – voir.

16 fév. – Chassé par ce scélérat de Groumpf, qui m’a fait un présent de cinq dollars. Coût des poursuites en justice, quatre dollars et vingt-cinq cents. Profit net – voir Journal – soixante-quinze cents.

Voilà donc un gain net, en très peu de temps, de pas moins d’un dollar et vingt-cinq cents – rien que pour les cas de Paf et Groumpf, et je garantis solennellement au lecteur que ces extraits sont pris au hasard dans ma Main courante.

Il y a un vieux dicton, qui n’en est pas moins vrai pour autant, selon lequel l’argent n’est rien comparé à la santé. Je trouvais que les exigences de cette profession étaient un peu trop grandes pour ma constitution délicate et, m’étant aperçu au bout du compte que j’avais été si défiguré par les coups reçus que je ne savais plus quoi faire et que mes amis, quand ils me croisaient dans la rue, ne pouvaient absolument pas reconnaître en moi Peter Profit, il m’est apparu que la meilleure solution à adopter était de changer totalement d’activité. Dès lors, je me tournai vers le Barbotage-dans-la-boue et m’y tins pendant quelques années.

Le pire dans cette activité, c’est que trop de gens s’en entichent et que la compétition est par voie de conséquence excessive. Le premier ignare venu qui s’aperçoit qu’il n’est pas assez futé pour faire son chemin comme Annonceur ambulancier, comme pharisien du Tape-à-l’œil ou comme chair à pâtée, pense évidemment qu’il s’en tirera très bien comme Barboteur-dans-la-boue. Mais il n’y a jamais eu idée plus

erronée que de penser qu'il n'y a pas besoin de jugeote pour Barboter-dans-la-boue. Et surtout, on ne peut rien faire dans ce domaine sans *méthode*. Je ne me suis livré qu'à une activité au détail, mais grâce à ma bonne vieille habitude du *système*, ça s'est fait tout seul. En premier lieu, j'ai choisi mon carrefour, avec beaucoup de soin, et je n'ai jamais donné un coup de balai dans un autre endroit de la ville *que celui-là*. J'ai également pris soin d'avoir une jolie petite flaque à portée de main, que je pourrais atteindre en un instant. Grâce à cela, j'ai fini par être reconnu comme un homme de confiance, et c'était déjà la moitié de l'affaire en poche, laissez-moi vous le dire. Personne ne manquait jamais de *me* jeter un sou<sup>39</sup> et ne traversait jamais *mon* carrefour avec des pantalons propres. Et comme on avait bien compris mes habitudes en affaires, sur ce point, on n'a jamais tenté de m'abuser. Si le cas s'était présenté, je ne me serais pas laissé faire. Moi-même ne tentant jamais d'abuser qui que ce fût, je ne tolérais pas que l'on cachât son jeu avec moi. Bien entendu, je ne pouvais rien contre les fraudes des banques. Leur suspension de paiement<sup>40</sup> m'a causé un préjudice ruineux. Il ne s'agit pas, toutefois, d'individus, mais de corporations, et chacun sait que les corporations n'ont pas de corps que l'on peut rosser ni d'âme que l'on peut maudire.

Je faisais de l'argent dans ce métier quand, dans un mauvais moment, je me suis laissé aller à empiéter du côté de l'Éclaboussure-de-cabot<sup>41</sup> – une profession plus ou moins analogue, mais pas aussi respectable, loin s'en faut. De toute évidence, mon emplacement était excellent, puisque central, et j'avais du cirage et des brosses de premier choix. Mon petit chien était lui aussi bien gras et avait du flair. Il avait été longtemps dans le commerce, et je peux dire qu'il s'y entendait. Notre façon de procéder était généralement la suivante : Pompey<sup>42</sup>, après s'être bien roulé dans la boue, s'asseyait sur

son derrière à la porte d'une boutique, jusqu'à ce qu'il vît approcher un dandy chaussé de bottes rutilantes. Il allait alors à sa rencontre et frottait une ou deux fois son pelage sur ses wellingtons<sup>43</sup>. Le dandy lâchait alors une bordée de jurons et cherchait du regard un cirreur. J'étais là, en plein dans sa ligne de mire, avec cirage et brosses. C'était l'affaire d'une minute et me rapportait six pence<sup>44</sup>. Pendant quelque temps, cela a plutôt bien fonctionné ; en fait, je n'étais pas cupide, mais mon chien l'était. Je lui laissais un tiers des gains, mais on lui conseilla d'en réclamer la moitié. Je ne pus le supporter ; nous nous querellâmes et nous séparâmes.

Pendant quelque temps, je m'essayai ensuite au Moulinage-de-l'orgue, et l'on peut dire que je m'en tirais plutôt bien. C'est une activité simple, facile et qui ne requiert pas d'aptitudes particulières. On se procure un moulin à musique ne jouant qu'une seule mélodie et, pour le faire marcher, il suffit d'ouvrir toute cette petite mécanique et de lui donner deux ou trois coups de marteau bien sentis. Vous ne pouvez pas imaginer comme cela améliore l'harmonie de l'appareil, pour votre petite affaire. Une fois que c'est fait, on n'a plus qu'à se baguenauder, avec le moulin sur le dos, jusqu'à ce qu'on voie du foin répandu dans la rue et un heurtoir enveloppé dans de la peau de daim<sup>45</sup>. Alors on s'arrête et on mouline, comme si on avait l'intention de rester là à mouliner jusqu'au jour du Jugement dernier. Une fenêtre s'ouvre bientôt et quelqu'un vous jette une pièce de six pence, en vous demandant de « vous taire et filer », etc. Je sais bien que certains joueurs d'orgues ont bel et bien accepté de « filer » pour cette même somme, mais pour ma part, je jugeais que les débours étaient trop importants pour me permettre de « filer » à moins d'un shilling<sup>46</sup>.

Je me livrai à cette activité un bon moment, mais je n'étais pas tout à fait satisfait et je finis par y renoncer. La vérité,

c'est que je travaillais avec l'inconvénient de ne pas avoir de singe – et les rues américaines sont *si* boueuses et la population démocratique est *si* encombrante et regorge tellement de sales<sup>47</sup> petits vauriens.

Pendant quelques mois, je me retrouvai désormais sans emploi, mais je finis par réussir, nécessité faisant loi, à me dénicher une place dans la Poste-factice<sup>48</sup>. Là, le métier est simple et n'est absolument pas dénué de profit. Par exemple : dès potron-minet, je devais faire mon paquet de lettres factices. À l'intérieur de chacune d'elles, je devais griffonner quelques lignes – sur le premier sujet qui me traversait l'esprit et me paraissait suffisamment mystérieux – et je signalais toutes les missives Tom Dobson, Bobby Tompkins ou quelque chose dans le genre. Après les avoir toutes repliées, cachetées et y avoir mis dessus de faux cachets de la poste – New Orleans, Bengale, Botany Bay<sup>49</sup> ou n'importe quel autre lieu très reculé –, je commençais aussitôt ma tournée quotidienne, comme si j'étais très pressé. Je me rendais toujours dans les grandes maisons pour délivrer les lettres et percevoir le port<sup>50</sup>. Personne n'hésite à payer pour une lettre, en particulier pour une à double tarif<sup>51</sup> – les gens sont *si* stupides – et j'avais déjà tourné au coin de la rue avant qu'ils aient eu le temps d'ouvrir les missives<sup>52</sup>. L'embêtant dans cette profession, c'était que je devais marcher beaucoup et vite, et que je devais souvent changer l'itinéraire de ma tournée. En outre, j'avais de sérieux scrupules de conscience. Je ne peux pas supporter d'apprendre qu'on a abusé des innocents – et c'était vraiment effroyable d'entendre toute la ville maudire Tom Dobson et Bobby Tompkins. Je m'en lavai les mains<sup>53</sup> de dégoût.

Ma huitième et dernière spéculation a été l'Élevage-de-chats. Je me suis aperçu que c'était une activité très agréable et lucrative, qui ne demandait aucun effort. On sait bien



que le pays est infesté de chats. À tel point que, récemment, une pétition pour se débarrasser de cette engeance, avec de nombreuses et respectables signatures, fut présentée devant le corps législatif lors de sa dernière et mémorable session. À cette époque, l'assemblée était, une fois n'est pas coutume, bien informée et, après avoir promulgué de nombreuses autres lois sages et salutaires, elle couronna le tout du Décret sur les chats. Dans sa forme originelle, cette loi offrait une prime pour les *têtes* de chats (quatre pence<sup>54</sup> par tête), mais le Sénat réussit à amender la clause principale, afin de substituer le mot « *queues* » à celui de « *têtes* ». Cet amendement était de toute évidence si approprié, que la Chambre l'adopta à l'unanimité<sup>55</sup>.

Sitôt que le gouverneur eut signé le projet de loi, j'investis tout ce que je possédais dans l'achat de matous et de *tabbies*<sup>56</sup>. Au début, je ne pouvais me permettre de ne les nourrir que de souris (qui sont à bon marché), mais ils exécutèrent de façon si merveilleuse le commandement des Écritures<sup>57</sup> que je finis par réaliser que la meilleure politique à adopter était de me montrer libéral, et je les gâtai donc avec des huîtres et des tortues. Leurs queues, au prix législatif, me procurent aujourd'hui de confortables revenus, car j'ai découvert un moyen grâce auquel, sans avoir recours à l'huile de macassar<sup>58</sup>, je peux atteindre les trois récoltes par an. Ce qui me comble aussi, c'est de constater que les animaux s'étaient bientôt habitués à la chose et préféraient avoir leur appendice coupé plutôt qu'autre chose. Par conséquent, je me considère comme un homme accompli et je suis en train de négocier une villégiature sur l'Hudson<sup>59</sup>.



## L'HOMME DE LA FOULE<sup>60</sup>

*Ce grand malheur, de ne pouvoir être seul.*

LA BRUYÈRE<sup>61</sup>.

On a dit fort à propos d'un certain livre allemand : *Es lasst sich nicht lesen*<sup>62</sup> – il ne se laisse pas lire. Il est des secrets qui ne se laissent pas raconter. Des hommes meurent la nuit dans leurs lits, tordant les mains de leurs fantomatiques confesseurs<sup>63</sup> et les regardant pitoyablement dans les yeux – meurent le cœur noué de désespoir, la gorge en proie à des convulsions en raison de la hideur des mystères qui n'entendent pas être révélés. De temps à autre, hélas ! la conscience de l'homme subit un fardeau d'une horreur si pesante qu'elle ne peut s'en libérer que dans la tombe. Et ainsi, l'essence du crime n'est jamais divulguée.

Il n'y a pas très très longtemps, sur la fin d'une soirée d'automne, j'étais assis près du grand *bow window* du *Café D...* à Londres<sup>64</sup>. Pendant quelques mois, j'avais été en mauvaise santé, mais j'étais alors convalescent et, les forces me revenant, je me trouvais dans l'une de ces heureuses dispositions

qui sont l'exact contraire de l'*ennui*\* – des dispositions où l'appétence est à son comble, quand est retirée la taie qui recouvrait la vision mentale – ἀλλὸς ὅς πρὶν ἐπῆεν<sup>65</sup> – et où l'esprit, électrisé, dépasse autant son état quotidien que la raison vive, quoique naïve, de Leibnitz<sup>66</sup> dépasse la rhétorique folle et superficielle de Gorgias<sup>67</sup>. Je jouissais du simple fait de respirer et je tirais même un véritable plaisir de nombre de sources légitimes de souffrance. J'éprouvais un intérêt mesuré, mais curieux pour tout. Un cigare à la bouche et un journal sur les genoux, je m'étais amusé, pendant la majeure partie de l'après-midi, tantôt à m'absorber dans la lecture des annonces, tantôt à observer la société bigarrée dans la salle et tantôt à regarder la rue à travers les carreaux enfumés.

Cette rue, l'une des principales artères de la ville, avait été extrêmement fréquentée durant toute la journée. Mais quand la nuit commença à tomber, la foule augmenta petit à petit et, lorsque tous les lampadaires furent bien allumés, deux flots denses et continus de population s'écoulaient devant la porte. Je ne m'étais jamais retrouvé dans une situation semblable à ce moment particulier de la soirée, et l'océan tumultueux de têtes humaines me remplissait, par conséquent, d'une émotion nouvelle des plus délicieuses. Je finis par ne prêter plus aucune attention à ce qui se passait à l'intérieur de l'hôtel et m'absorbai dans la contemplation du spectacle dehors.

Au début, mes observations prirent un tour abstrait et généralisateur. Je regardais les passants affluer et ne les considérais que dans la globalité de leurs rapports. Mais bientôt, j'entrai dans les détails et observai avec un intérêt minutieux l'innombrable diversité des silhouettes, des toilettes, des allures, des démarches, des visages et de l'expression physiologique.

La majorité de ceux qui passaient affichaient l'attitude satisfaite des hommes d'affaires et semblaient ne penser qu'à se frayer un chemin à travers la cohue. Ils fronçaient

les sourcils et roulaient des yeux ; quand d'autres passants les heurtaient, ils ne laissaient paraître aucun signe d'impatience, mais rajustaient leurs habits et hâtaient le pas. D'autres – assez nombreux eux aussi – s'agitaient dans tous les sens, le visage tout rouge, et se parlaient à eux-mêmes en gesticulant, comme s'ils se sentaient d'autant plus seuls que la foule qui les entourait était plus dense. Quand ils se trouvaient empêchés d'avancer, ces individus cessaient immédiatement de marmonner et redoublaient leurs gesticulations en attendant, avec un sourire distrait et forcé, que passent les personnes qui leur bloquaient le passage. S'ils étaient bousculés, ils saluaient en s'inclinant à l'envi devant ceux qui leur étaient rentrés dedans, et semblaient au comble de la confusion. Il n'y avait rien de vraiment caractéristique dans ces deux importantes catégories, mis à part ce dont je viens de parler. Leurs vêtements étaient du genre que l'on désigne ostensiblement sous le terme de « corrects ». Il s'agissait sans aucun doute possible d'aristocrates, de marchands, d'avoués, de boutiquiers et d'agents de change – les eupatrides<sup>68</sup> et le lot commun de la société ; des hommes désœuvrés, des hommes activement engagés dans des affaires personnelles – des affaires qu'ils menaient sous leur propre responsabilité. C'est à peine s'ils éveillèrent mon attention.

On ne pouvait pas rater la tribu des commis et je discernai chez eux deux divisions notables. Il y avait les jeunes commis des maisons à l'épate<sup>69</sup> – de jeunes gens engoncés dans leurs manteaux, avec des bottes rutilantes, les cheveux gominés et les lèvres pincées. N'était le côté tiré à quatre épingles de leur allure, que l'on peut qualifier de *burelain*<sup>70</sup>, faute d'un meilleur terme, les manières de ces personnes me faisaient l'effet d'être l'exact fac-similé de ce qui avait été la perfection du *bon ton*\* douze ou dix-huit mois plus tôt. Ils arboraient les charmes surannés de la *gentry* – et je crois que cela contribue à la meilleure définition de cette catégorie.

Il était impossible de se tromper sur la division des commis supérieurs des grandes entreprises, ou «vieux de la vieille». On les reconnaissait à leurs manteaux et à leurs pantalons noirs ou marron, coupés pour pouvoir s'asseoir confortablement, avec des cravates et des gilets blancs, de gros souliers qui avaient l'air solides, ainsi que des chausses ou des guêtres épaisses. Ils avaient tous un début de calvitie, et la pointe de leur oreille droite, depuis longtemps habituée à tenir la plume, avait la curieuse manie de mettre le cap au large. Je notai qu'ils retiraient ou remettaient toujours leurs chapeaux des deux mains et portaient des montres avec de courtes chaînes en or d'un modèle cossu et ancien. Ils affectaient la respectabilité – si tant est qu'il y ait une affectation aussi honorable.

Il y avait de nombreux individus d'apparence fringante, que j'identifiais facilement comme appartenant au gratin des *pickpockets*, dont toutes les grandes villes sont infestées. J'observai cette *gentry* avec beaucoup de curiosité et trouvai difficile d'imaginer qu'ils pussent être pris pour des *gentlemen* par les *gentlemen* eux-mêmes. Le volume de leurs manchettes, ainsi que leur air de franchise excessive, aurait dû les trahir aussitôt.

Les joueurs professionnels, que je distinguai en nombre, étaient encore plus faciles à reconnaître. Ils portaient toutes sortes d'habits, depuis celui de l'escroc désespéré au bonneteau, avec gilet de velours, foulard fantaisie, chaîne dorée et boutons filigranés, jusqu'à celui du *clergyman* si scrupuleusement dépourvu de toute ornementation que rien ne pouvait être moins susceptible d'éveiller les soupçons. Mais tous se distinguaient par un teint bouffi et bistré, une légère taie obscure voilant le regard et la pâleur de leurs lèvres pincées. Qui plus est, il y avait deux autres traits de caractère grâce auxquels je pouvais toujours les reconnaître : un timbre bas et mesuré dans la conversation, et la capacité extraordinaire

de leur pouce à s'étendre jusqu'à former un angle droit avec les doigts. – Très souvent, en compagnie de ces aigrefins, je remarquais une catégorie d'hommes dont les habitudes différaient quelque peu, mais qui n'en étaient pas moins du même tonneau. On pourrait les définir comme des *gentlemen* vivant de leur cervelle. Ils semblent fondre sur le public en formant deux bataillons : celui des *dandies* et celui des militaires. Chez les premiers, les caractères principaux sont de longues boucles et de larges sourires ; chez les seconds, des manteaux à brandebourgs et des sourcils froncés.

En redescendant l'échelle de ce qu'on appelle les bonnes manières, je trouvai des sujets de réflexion plus sombres et plus profonds. Je vis des colporteurs juifs, aux yeux de faucon étincelants se détachant du reste, dont les autres traits de caractères n'affichaient qu'une pitoyable humilité ; de vigoureux mendiants professionnels décochant un regard noir aux gueux ayant meilleure allure et que seul le désespoir avait jetés dans la nuit pour demander la charité ; de faibles et sinistres invalides, sur lesquels la mort avait posé une main assurée et qui clopinaient et titubaient au milieu de la foule, fixant chacun dans les yeux d'un air implorant comme s'ils cherchaient une possible consolation, un espoir perdu ; de modestes jeunes filles regagnant, après une longue journée de travail prolongé, un foyer sans joie et reculant, plus en larmes qu'indignées, devant les œillades des voyous dont elles ne pouvaient même pas éviter le contact direct ; des prostituées de toutes sortes et de tous âges : la beauté sans équivoque dans la fleur de sa féminité, qui vous faisait songer à la statue de Lucien<sup>71</sup>, dont la surface était en marbre de Paros<sup>72</sup> et l'intérieur rempli de saleté, la lépreuse en hail-lons répugnante et totalement perdue la mégère ridée, couverte de bijoux et fardée à l'excès, faisant un ultime effort vers la jeunesse – la pure enfant aux formes immatures, mais

qui a déjà adopté, à force d'une longue fréquentation, les effroyables coquetteries de sa profession et brûlant de l'ambition farouche d'égaliser ses aînées dans le vice ; d'innombrables et indescriptibles ivrognes : d'aucuns en guenilles, titubant, incapables de parler, le visage meurtri et les yeux vitreux, d'autres en tenue complète mais crasseuse, avec un air bravache légèrement branlant, des lèvres épaisses et sensuelles et le visage rubicond et jovial, et d'autres encore vêtus d'habits qui avaient été de bonne qualité par le passé et qui étaient aujourd'hui encore scrupuleusement brossés – des hommes qui marchaient d'un pas plus ferme et plus sautillant qu'au naturel, mais dont le visage était d'une pâleur effroyable et les yeux horriblement rouges et effarés, et qui agrippaient de leurs doigts tremblants, en avançant dans la foule, tout objet qui passait à leur portée –, sans oublier les marchands de petits pâtés, les portefaix, les coltineurs de charbon, les ramoneurs, les organistes, les montreurs de singe et les chansonniers, ceux qui vendaient avec ceux qui chantaient, les artisans déguenillés et les ouvriers épuisés de tout acabit, débordant tous d'une vivacité bruyante et excessive qui détonnait par sa discordance et faisait mal aux yeux.

À mesure que la nuit devenait plus profonde, l'intérêt du spectacle se renforçait également, car non seulement le caractère général de la foule changeait réellement (ses traits les plus nobles s'effaçant avec le retrait progressif de la portion la plus rangée de la population et ses traits les plus grossiers prenant plus de relief, à mesure que l'heure tardive faisait sortir toutes les sortes d'infamie de leur tanière), mais les halos des becs de gaz, faibles au début dans leur lutte contre le jour mourant, avaient désormais pris l'ascendant et projetaient sur tout un éclat capricieux et criard. Tout était noir et resplendissant – comme cette ébène à laquelle a été comparé le style de Tertullien<sup>73</sup>.



Les effets inattendus de la lumière me contraignirent à examiner les visages des individus, et bien que la rapidité avec laquelle le monde de la lumière passait devant la fenêtre m'ait empêché de jeter plus qu'un simple regard à chaque visage, j'avais néanmoins l'impression que, dans mon état mental particulier, je parvenais souvent à lire, même dans le bref intervalle d'un coup d'œil, l'histoire de longues années.

Le front collé contre la vitre, j'étais donc occupé à scruter la foule, quand tout à coup apparut dans mon champ de vision une silhouette (celle d'un vieillard décrépît de soixante-cinq ou soixante-dix ans) – une physionomie qui arrêta et retint aussitôt toute mon attention, à cause de l'idiosyncrasie<sup>74</sup> absolue de son expression. Je n'avais jamais rien vu jusque-là qui, même de loin, y ressemblât. Je me souviens bien que ma première pensée, en l'apercevant, était que Retzsch<sup>75</sup>, s'il l'avait vu, l'aurait largement préféré à ses propres incarnations picturales du Malin. Alors que, durant le bref instant de mon premier examen, je tendais d'en analyser le sens, se firent jour dans mon esprit, confusément et paradoxalement, les idées d'une grande force mentale, de prudence, de parcimonie, de cupidité, de sang-froid, de malveillance, de soif de sang, de triomphe, d'allégresse, de terreur excessive, de désespoir intense et suprême. Je me sentis singulièrement stimulé, surpris, fasciné. « Quelle drôle d'histoire, me dis-je, est écrite dans ce cœur<sup>76</sup> ! » Je fus alors pris du désir insatiable de ne pas perdre cet homme de vue – d'en savoir davantage. J'endossai mon manteau, pris à la va-vite chapeau et canne, et me ruai dans la rue, jouant des coudes à travers la foule pour avancer dans la direction que je l'avais vu prendre, car il avait déjà disparu. Non sans peine, je finis par le retrouver, m'approchai de lui et le suivis de près, mais en prenant toutes mes précautions pour ne pas attirer son attention.

J'avais dès lors toute latitude pour examiner sa personne.

Il était de petite taille, très maigre et visiblement très faible. Ses habits étaient dans l'ensemble crasseux et en lambeaux, mais lorsqu'il vint à traverser la puissante lueur d'un réverbère, je m'aperçus que son linge, bien que sale, était d'une belle texture et, à moins que mes yeux ne m'aient trompé, j'entrevis un diamant et une dague à travers un accroc dans la *roquelature*<sup>\*77</sup> boutonnée serré, de toute évidence achetée d'occasion, dans laquelle il était emmitouflé. Vision qui ne fit que renforcer ma curiosité, si bien que je décidai de suivre l'étranger où qu'il aille<sup>78</sup>.

Il faisait alors tout à fait nuit ; un brouillard épais et humide s'était abattu sur la ville, qui ne tarda pas à se transformer en une lourde averse soutenue. Ce changement de temps eut un effet bizarre sur la foule, qui fut aussitôt parcourue tout entière d'un étrange mouvement avant de disparaître sous un océan de parapluies. L'ondoiement, la bousculade et le brouhaha décuplèrent. Pour ma part, je ne prêtai guère attention à la pluie – une vieille fièvre tapie dans mon sang rendait l'humidité trop dangereusement agréable. Nouant un mouchoir autour de ma bouche, je tins bon. Pendant une demi-heure, le vieillard continua sa route non sans mal dans la grande artère, et je marchai presque coude à coude avec lui de crainte de le perdre de vue. Ne tournant jamais la tête pour regarder derrière lui, il ne me remarqua pas. Bientôt, il s'engagea dans une rue transversale qui, bien que noire de monde, n'était pas aussi bondée que celle qu'il venait de quitter. Un changement évident dans son attitude survint. Il marchait plus lentement, d'un pas moins décidé, plus hésitant. Il traversa et retraversa la rue à plusieurs reprises, sans but apparent, et la cohue était encore si épaisse que j'étais obligé chaque fois de le suivre de près. La rue était longue et étroite ; il y marcha pendant près d'une heure, au cours de laquelle le nombre de passants diminua petit à petit jusqu'à

atteindre celui qu'on voit à midi à Broadway, près du Park<sup>79</sup> – si grande est la différence entre la foule de Londres et celle de la ville américaine la plus fréquentée<sup>80</sup>. Un deuxième virage nous conduisit sur une place, brillamment éclairée et débordant de vie. L'étranger retrouva ses manières du début. Son menton retomba sur sa poitrine, tandis que ses yeux effarés roulaient sous ses sourcils froncés, dans toutes les directions, vers ceux qui le cernaient. Il pressa le pas, sans fléchir, avec opiniâtreté. Mais je fus surpris de le voir se retourner et rebrousser chemin après avoir fait le tour de la place. Je fus encore plus étonné de le voir répéter plusieurs fois la même promenade – manquant remarquer ma présence alors qu'il faisait un mouvement brusque<sup>81</sup>.

Il consacra une autre heure à cet exercice, au terme de laquelle nous nous trouvâmes beaucoup moins gênés par les passants qu'au début. La pluie redoublait, l'atmosphère se rafraîchissait et les gens rentraient chez eux. Avec un geste d'impatience, le flâneur s'engagea dans une ruelle comparativement déserte. Il la redescendit à vive allure – elle faisait environ quatre cents mètres de long – avec une énergie que je ne me serais jamais figuré trouver chez quelqu'un d'aussi âgé, et que j'eus toutes les peines du monde à suivre. Au bout de quelques minutes, nous nous retrouvâmes dans un grand bazar très occupé, dont l'étranger semblait bien connaître les environs et où il renoua une fois de plus avec son comportement du début, tout en se frayant un chemin çà et là<sup>82</sup>, sans but, parmi la foule d'acheteurs et de vendeurs.

Durant environ une heure et demie que nous passâmes à cet endroit, il me fallut redoubler de précautions pour ne pas le perdre de vue sans me faire remarquer de lui. Par chance, je portais une paire de galoches en caoutchouc et je pouvais avancer sans faire le moindre bruit. À aucun moment, il ne vit que je l'observais. Il entra dans les boutiques les unes après

les autres, ne s'informait du prix de rien, ne disait pas un mot et regardait fixement tous les objets, l'œil vide et effaré. J'étais maintenant totalement stupéfait par son comportement et je pris la ferme décision que nous ne nous séparerions pas avant d'avoir quelque peu satisfait ma curiosité à son sujet.

Une horloge au timbre retentissant sonna onze heures ; les gens désertèrent bien vite le bazar. Un commerçant, en refermant un volet, bouscula le vieillard et je vis aussitôt son corps parcouru d'un puissant frisson. Il se rua dans la rue, regarda un instant autour de lui, inquiet, avant de courir avec une incroyable rapidité à travers plusieurs venelles tortueuses et désertes, jusqu'à ce que nous débouchions, une fois encore, dans la grande artère d'où nous étions partis – la rue de l'*Hôtel D...* Elle n'avait plus le même aspect. Elle brillait encore grâce au gaz, mais la pluie tombait rageusement et on ne distinguait plus guère que de rares personnes. L'étranger pâlit. Il fit quelques pas, d'un air maussade, pour remonter l'avenue auparavant populeuse puis, laissant échapper un lourd soupir, il obliqua en direction du fleuve et, s'enfonçant dans tout un dédale de chemins détournés, il finit par arriver en vue de l'un des principaux théâtres. On était au moment de la fermeture et le public affluait par les portes. Je vis le vieillard ouvrir la bouche en grand, comme pour respirer, tandis qu'il se jetait au milieu de la foule, et je crus que l'intense angoisse de sa physionomie était quelque peu retombée. Sa tête roula de nouveau sur sa poitrine ; il apparut tel que je l'avais aperçu au tout début. Je remarquai qu'il avait pris la même direction que celle suivie par la majeure partie du public – dans l'ensemble, j'étais bien en peine de comprendre le caractère fantasque de ses faits et gestes.

À mesure qu'il avançait, la foule se disséminait et son malaise et ses hésitations du début le reprirent. Pendant un certain temps, il suivit de près un groupe de dix à douze

noceurs qui s'en allèrent un à un, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que trois, dans un coupe-gorge étroit et obscur, très peu fréquenté. L'étranger s'arrêta et, pendant un moment, il parut se perdre dans ses pensées, puis, en proie à une agitation palpable, il poursuivit rapidement sa route, qui nous conduisit jusqu'aux portes de la ville, au cœur de quartiers très différents de ceux que nous avons traversés jusque-là. C'était la partie la plus bruyante de Londres, où tout portait la marque effroyable de la plus déplorable pauvreté et du vice le plus désespéré. À la faible lueur d'un réverbère de fortune, on voyait de grands immeubles anciens en bois, rongés par les vers, menaçant ruine, dans des directions si nombreuses et capricieuses que c'est à peine si l'on pouvait discerner un semblant de passage entre eux. Les pavés gisaient au petit bonheur la chance, chassés de leurs assises par l'herbe folle. D'horribles immondices croupissaient dans les caniveaux obstrués. Dans toute l'atmosphère, ce n'était que désolation. Pourtant, à mesure que nous avançons, les bruits de la vie humaine ressuscitaient progressivement mais sûrement et, pour finir, on voyait de grandes bandes du petit peuple londonien, parmi les plus dépravés, tituber de-ci de-là. L'entrain du vieillard se remit à vaciller, comme une lampe tout près de s'éteindre. Une fois de plus, il se mit à marcher à grandes enjambées élastiques. Soudain, il tourna à un coin de rue, une lumière étincelante nous sauta aux yeux et nous nous retrouvâmes devant l'un de ces imposants temples de l'Intempérance de banlieue – l'un des palais de ce démon qu'est le Gin<sup>83</sup>.

Maintenant, c'était presque le point du jour, mais un grand nombre de misérables ivrognes se pressaient encore à l'intérieur et à l'extérieur de la porte provocante. En laissant échapper comme un cri de joie, le vieillard se fraya un passage à l'intérieur, reprit aussitôt l'air qu'il avait au tout début et se mit à faire les cent pas, sans but apparent, au milieu de la

foule. Mais il ne se livrait à cet exercice que depuis peu de temps quand un mouvement général vers les portes laissa entendre que le tenancier s'apprêtait à fermer pour la nuit. Je lus sur la physionomie du personnage singulier que j'avais observé avec tant d'opiniâtreté quelque chose de plus intense que le désespoir. Cependant, il n'hésita pas dans sa course effrénée et, avec une énergie insensée, il revint aussitôt sur ses pas jusqu'au cœur de la puissante Londres. Il fila vite et longtemps, tandis que je le suivais en proie à un étonnement indescriptible, résolu à ne pas abandonner une investigation pour laquelle je ressentais désormais un intérêt qui me faisait oublier tout le reste. Le soleil se leva tandis que nous continuions notre route, et quand j'eus atteint une fois de plus la place du marché la plus achalandée de la ville populeuse, la rue de l'*Hôtel D...*, elle avait toute l'apparence d'une animation et d'une activité humaines à peine inférieures à ce que j'avais vu la veille au soir. Et là, au milieu de la confusion qui augmentait de minute en minute, je persistai dans ma filature de l'étranger. Mais comme d'habitude, il allait de-ci de-là et, durant la journée, il ne quitta pas l'agitation de cette rue. Et tandis que les ombres du deuxième soir gagnaient du terrain, je commençais d'être mort de fatigue et, m'arrêtant juste en face de l'itinérant, je le regardais droit dans les yeux. Il ne me remarqua même pas et reprit sa promenade solennelle<sup>84</sup>, tandis que, ayant cessé de le suivre, je m'abîmais dans la contemplation<sup>85</sup>. « Ce vieillard, finis-je par me dire, est le type et le génie du crime impénétrable. Il refuse d'être seul. *C'est l'Homme de la foule*. Il serait vain de le suivre, car je n'en apprendrais pas davantage sur lui, ni sur ses faits et gestes. Le cœur le plus noir au monde est un livre plus grossier que le *Hortulus animæ*<sup>86</sup>, et ce n'est peut-être qu'une des grandes miséricordes de Dieu si "*Es lasst sich nicht lesen*". »

## LES CRIMES DE LA RUE MORGUE<sup>87</sup>

*Quel était le chant des Sirènes, et quel nom prit Achille lorsqu'il se cacha parmi les femmes : bien que ces questions soient déconcertantes, elles ne se situent pas au-delà de toute hypothèse logique.*

SIR THOMAS BROWNE<sup>88</sup>.

Les facultés mentales que l'on considère comme étant propres à l'esprit d'analyse sont, en elles-mêmes, peu susceptibles d'être analysées : on ne les remarque en effet qu'à partir de leurs résultats. Nous savons néanmoins, entre autres choses, qu'elles fournissent une source de jouissance inépuisable à ceux qui en sont largement pourvus. De la même manière que l'homme vigoureux se réjouit de ses aptitudes physiques et exulte dans les exercices qui mettent ses muscles en branle, l'homme « analytique » se glorifie de cette activité mentale qui lui permet de *démêler*. Il trouve du plaisir jusque dans les occupations les plus triviales, pourvu qu'elles permettent à son talent de se manifester. Il est passionné d'énigmes, de devinettes, de hiéroglyphes ; il développe pour chacune de ses solutions un degré de

perspicacité qui semble presque surnaturel au commun des mortels. Et les résultats auxquels il parvient par la puissance et la profondeur de sa méthode paraissent en vérité souvent dus à la qualité de ses intuitions.

Cette faculté de résolution est probablement stimulée par l'étude des mathématiques, et surtout par celle de la plus noble de ses branches, qu'on a appelée d'ailleurs, à tort, et uniquement en raison de ses opérations à rebours, *l'analyse* – comme s'il s'agissait là de l'analyse *par excellence*\*. Calculer n'est pourtant pas, en soi, analyser. Un joueur d'échecs, par exemple, fait très bien l'un sans l'autre. Il s'ensuit que l'influence de la pratique du jeu d'échecs sur les caractéristiques mentales des joueurs est largement méconnue. Je ne suis pas en train de rédiger ici un traité : je souhaite simplement rassembler quelques observations ici et là en guise de préface à un récit quelque peu singulier. J'en profite donc pour affirmer que les hautes capacités de réflexion entrent davantage en jeu, et de manière plus profitable, dans la simplicité du jeu de dames que dans la complexe frivolité des échecs. Dans ce dernier, où les pièces sont dotées de mouvements *bizarres*, différents les uns des autres, avec des valeurs diverses et variées, on prend (erreur assez fréquente) pour de la profondeur ce qui n'est que complexité. L'*attention* est ici puissamment concentrée sur le jeu. Si on la relâche un seul instant, on commet une erreur dont le résultat est soit une perte, soit la défaite. Les mouvements possibles étant non seulement variés, mais différents dans leurs développements, les chances de se tromper s'en trouvent multipliées. Et, neuf fois sur dix, c'est le joueur le plus concentré qui l'emporte sur le plus subtil. Dans le jeu de dames au contraire, où le mouvement est *unique* et ne subit que peu de variations, les probabilités d'inattention sont moindres et, la faculté de concentration étant comparativement moins utilisée, les



avantages obtenus par chaque joueur sont davantage liés à leur perspicacité. Pour le dire de manière moins abstraite, supposons un jeu de dames dont les pièces seraient réduites à quatre pions et où bien entendu aucune erreur ne serait envisageable : il est évident que, dans ce cas, la victoire ne peut dépendre, si les joueurs sont de qualité égale, que d'une tactique sophistiquée<sup>89</sup>, résultant d'un effort considérable de l'intellect. Privé de ses ressources ordinaires, l'homme analytique pénétrera l'esprit de son adversaire, s'identifiera à lui, et la plupart du temps découvrira ainsi d'un seul coup d'œil l'unique manière (qui est parfois absurdement simple) de l'entraîner dans l'erreur ou de le précipiter dans un mauvais calcul<sup>90</sup>.

On a longtemps mentionné le whist<sup>91</sup> pour son influence sur le développement de ce qu'on appelle la capacité de calcul ; et on a connu des hommes de grandes qualités intellectuelles qui y prenaient un plaisir apparemment inexplicable, alors même qu'ils renonçaient au jeu d'échecs, considéré comme frivole. À n'en pas douter, il n'existe aucun autre jeu qui soit susceptible de faire travailler à ce point la faculté d'analyse. Le meilleur joueur d'échecs de la chrétienté ne *peut* guère être davantage que le meilleur joueur d'échecs. Mais la maîtrise du whist requiert des capacités permettant de réussir dans des domaines bien plus importants, où l'esprit se confronte à l'esprit. Quand je dis « maîtrise », je veux parler de cette perfection dans le jeu qui inclut la prise en compte de *toutes* les combinaisons dont on peut légitimement tirer profit. Elles ne sont pas uniquement diverses, mais aussi multiples, et se dissimulent le plus souvent dans des recoins de la pensée qui sont inaccessibles à la compréhension ordinaire. Observer attentivement, c'est se rappeler distinctement. Et de ce point de vue, le jour d'échecs concentré se tirera très bien d'affaire au whist, du moment que les règles de Hoyle<sup>92</sup> (elles-mêmes

basées sur la simple mécanique du jeu) sont correctement et globalement compréhensibles. Ainsi, disposer d'une bonne mémoire et suivre « le livre » sont les points qui sont communément considérés comme nécessaires et suffisants pour bien jouer. Mais c'est dans des cas situés *au-delà* de ces limites que se manifeste le talent du joueur analytique. Il fait en silence toute une série d'observations et de déductions. Ses partenaires de jeu font peut-être de même ; la différence dans la quantité de renseignements qu'obtiennent les uns et les autres dépendra moins de la validité de leur déduction que de la qualité de leur observation. L'important est de savoir *ce qu'il faut* observer. Notre joueur ne doit s'imposer aucune limite : bien que l'objet de son attention soit le jeu, il ne rejette aucune déduction provenant d'éléments qui lui seraient extérieurs. Il examine l'attitude de son partenaire, la compare soigneusement à celle de chacun de ses adversaires. Il étudie la manière de ranger les cartes dans chaque main. Il dénombre souvent un à un les atouts et les figures selon les regards que leur accordent les joueurs qui les possèdent. Au fur et à mesure que progresse le jeu, il note chacune des variations de la physionomie de ses adversaires, collectant toute une série de déductions selon les expressions de certitude, de surprise, de triomphe ou de contrariété. À la manière de ramasser une levée<sup>93</sup>, il devine si la personne peut ou non poursuivre dans la même suite. Il reconnaît ce qui relève du bluff dans la façon dont les cartes sont jetées sur la table. Un mot fortuit, involontaire ; une carte jetée ou tournée accidentellement, et qu'on tente de dissimuler avec anxiété ou désinvolture ; le décompte des figures, et l'ordre dans lequel elles sont distribuées ; l'embarras, l'hésitation, l'impatience, l'agitation – tout nourrit sa perception, en apparence intuitive, du véritable état des choses. Une fois les deux ou trois premiers tours effectués, il sait à la perfection ce

que chacun a en main, et peut dès lors jouer ses cartes avec une précision absolue, comme si les autres joueurs avaient retourné les leurs.

La faculté d'analyse ne doit pas être confondue avec la simple ingéniosité : si l'homme analytique est nécessairement ingénieux, l'homme ingénieux est la plupart du temps totalement incapable d'analyser. La capacité de combiner, de construire, par laquelle se manifeste le plus souvent l'ingéniosité, et à laquelle les phrénologues<sup>94</sup>, supposant qu'il s'agissait d'une faculté primitive, ont assigné (à tort, selon moi) un organe particulier, a si souvent été constatée chez certains dont l'intellect confinait par ailleurs à l'idiotie, qu'elle a attiré l'attention des écrivains férus de morale et de psychologie. Il y a entre l'ingéniosité et la faculté d'analyse une différence beaucoup plus importante qu'entre la simple fantaisie et l'imagination, mais selon un rapport strictement analogue. Nous allons voir qu'en réalité les hommes ingénieux sont toujours pleins de fantaisie, et que les hommes *vraiment* imaginatifs sont toujours forcément analytiques<sup>95</sup>.

Le récit qui suit fera pour le lecteur office de commentaire éclairé aux propositions que je viens de formuler.

Lorsque je résidais à Paris, pendant le printemps et une partie de l'été 18... je fis la connaissance d'un certain M C. Auguste Dupin. C'était un jeune homme d'une excellente, voire d'une illustre famille. Mais à la suite de divers événements malencontreux, il s'était trouvé réduit à une telle pauvreté que sa force de caractère s'en était trouvée affectée, si bien qu'il avait cessé de s'investir dans le monde et de se soucier du rétablissement de sa fortune. La courtoisie de ses créanciers lui avait permis de rester en possession d'un faible reliquat de son patrimoine et, grâce aux revenus qu'il en tirait, ainsi qu'à des mesures d'économie rigoureuses, il pouvait se procurer les produits de première nécessité, sans

s'encombrer du superflu. Les livres, en vérité, étaient son seul luxe – or, à Paris, il est très facile d'en trouver.

Notre première rencontre avait eu lieu dans une bibliothèque obscure de la rue Montmartre où le hasard de notre commune recherche d'un même ouvrage, aussi rare que remarquable, nous avait rapprochés. Ensuite nous nous étions revus à plusieurs reprises. J'étais très intéressé par l'histoire de sa famille, qu'il m'avait détaillée avec toute la franchise dont font preuve les Français lorsqu'il s'agit de parler d'eux-mêmes. J'étais stupéfait, aussi, par la quantité de livres qu'il avait lus ; et surtout, je me sentais comme entraîné par la puissante ferveur et la fraîcheur vivifiante de son imagination. Je me disais que, pour les objectifs que je poursuivais alors à Paris, la compagnie d'un tel homme pouvait m'être d'une aide très précieuse – et je le lui dis franchement. À la longue, nous étions convenus que nous vivrions ensemble durant la durée de mon séjour ; et comme ma situation financière était plutôt meilleure que la sienne, il avait été établi que je louerais et meublerais, dans un style qui conviendrait à la fantasque mélancolie de nos deux tempéraments, une antique et bizarre demeure, depuis longtemps abandonnée à la suite de superstitions sur lesquelles nous ne nous étions pas attardés, et prête à tomber en ruine, dans une partie déserte et reculée du faubourg Saint-Germain.

Si l'existence routinière que nous menions à cet endroit avait été connue de tous, on nous aurait pris pour des fous – mais des fous du genre inoffensif. Notre isolement était total. Nous n'acceptions aucun visiteur. Le lieu de notre retraite avait été soigneusement gardé secret par mes anciens associés, et cela faisait des années que Dupin avait cessé de fréquenter quiconque à Paris. Nous nous suffisions à nous-mêmes.

Mon ami avait une singulière lubie (comment la désigner

autrement?), c'était d'être littéralement fasciné par la Nuit – de l'aimer pour elle-même. Et je partageai peu à peu cette *bizarrierie*\*, comme d'ailleurs toutes celles qu'il entretenait, me laissant aller à la suite de ses étranges caprices avec un parfait *abandon*\*. La divinité nocturne ne pouvait pas demeurer avec nous sans interruption, mais nous pouvions simuler sa présence. Aux premières lueurs de l'aube, nous fermions les lourds volets de notre vieille bâtisse et allumions une paire de bougies fortement parfumées qui ne produisaient qu'une faible et pâle lueur, sous laquelle nous nous livrions à nos rêveries, lisions, écrivions ou conversions, jusqu'au moment où l'horloge nous avertissait de l'arrivée de la véritable Obscurité. Nous nous précipitions alors dans les rues, bras dessus bras dessous, poursuivant les conversations de la journée, errant à travers la ville jusqu'à une heure avancée, cherchant dans les étranges jeux d'ombre et de lumière de la cité populeuse les innombrables stimulations intellectuelles que nous livrait la simple observation.

Dans ces moments-là, je ne pouvais m'empêcher de noter et d'admirer chez Dupin une capacité analytique vraiment remarquable – à laquelle je pouvais d'ailleurs m'attendre, au vu de sa riche propension à l'abstraction. Il semblait éprouver une excitation joyeuse à l'exercer – sinon à l'afficher – et ne se privait pas d'avouer tout le plaisir qu'il en tirait. Il me confiait avec un petit rire que, pour lui, c'était comme s'il pouvait lire à livre ouvert le cœur de la plupart des hommes, et il illustrait généralement ces propos par les preuves claires et saisissantes de la connaissance qu'il avait de choses intimes me concernant. Ses manières alors devenaient froides et distantes. Ses yeux se vidaient de toute expression, tandis que sa voix de ténor montait dans les aigus – ce qui, sans le calme et la parfaite clarté de son énonciation, aurait pu témoigner d'une sorte d'irritation. En l'observant dans ces

dispositions-là, je pensais souvent aux vieilles théories de l'âme bipartite<sup>96</sup>, et m'amusais à imaginer un double Dupin : le Dupin inventif et le Dupin déductif.

Qu'on n'aille pas imaginer, d'après ce que je viens de dire, que je vais livrer un grand mystère ou raconter une fable. Ce que j'ai décrit chez ce Français n'était que le produit d'une intelligence exaltée, voire malade. Mais un exemple donnera une meilleure illustration du caractère de ses remarques à l'époque dont je parle.

Un soir, nous nous promenions dans une rue longue et sale, non loin du Palais-Royal. Comme nous étions tous les deux apparemment perdus dans nos pensées, nous n'avions pas prononcé une syllabe depuis une quinzaine de minutes au moins. Soudain Dupin rompit le silence avec ces mots :

– C'est un tout petit bonhomme, en effet, et il serait davantage à sa place au *Théâtre des Variétés*<sup>97</sup>.

– Sans aucun doute, répondis-je machinalement, sans me rendre compte tout de suite, tant j'étais absorbé dans ma réflexion, de la manière extraordinaire dont les propos de mon interlocuteur entraient en résonance avec mes pensées.

Un instant plus tard, je repris mes esprits, et témoignai de mon étonnement.

– Dupin, dis-je gravement, cela dépasse mon entendement. J'avoue que je suis stupéfait : j'en crois à peine mes sens. Comment avez-vous pu savoir que je pensais à... ?

Je m'arrêtai là, pour m'assurer qu'il avait bien deviné à qui je pensais.

– À Chantilly, dit-il. Pourquoi vous êtes-vous interrompu ? Vous vous disiez que sa petite taille le disqualifiait pour la tragédie.

C'était exactement le sujet de mes réflexions. Chantilly était un ancien cordonnier de la rue Saint-Denis qui s'était pris de passion pour le théâtre, et qui avait tenté d'obtenir

le rôle\* de Xerxès dans la tragédie éponyme de Crébillon<sup>98</sup>. On l'avait considérablement moqué pour cela.

– Je vous en prie, dites-moi, m'exclamai-je, expliquez-moi la méthode – si méthode il y a – qui vous a permis de pénétrer mes pensées.

En réalité, j'étais encore plus étonné que je ne voulais bien le laisser paraître.

– C'est le marchand de fruits, répondit mon ami, qui vous a amené à la conclusion que le rapetasseur de semelles<sup>99</sup> n'était pas assez grand pour Xerxès, *et id genus omne*<sup>100</sup>.

– Le marchand de fruits ? Vous m'étonnez : je ne connais aucun marchand de fruits.

– L'homme qui s'est précipité sur vous lorsque nous sommes arrivés dans la rue, il y a un quart d'heure environ.

Je me souvins alors qu'en effet un marchand de fruits qui portait sur la tête un grand panier de pommes m'avait presque renversé par mégarde tandis que nous passions de la rue C. à celle où nous nous trouvions. Mais je ne comprenais toujours pas ce que cela avait à voir avec Chantilly.

Il n'y avait aucune trace de *charlatanerie*\* chez Dupin :

– Je vais m'expliquer, dit-il, mais afin que vous puissiez tout comprendre distinctement, nous allons remonter le cours de vos pensées, depuis le moment où je vous ai parlé jusqu'à celui de la *rencontre*\* avec le marchand de fruits en question. Les maillons principaux de la chaîne sont les suivants : Chantilly, Orion, le D<sup>r</sup> Nichol<sup>101</sup>, Épicure, la stéréotomie<sup>102</sup>, les pavés des rues, le marchand de fruits.

Peu nombreux sont ceux qui, à un moment ou à un autre de leur vie, ne se sont pas amusés à remonter le cours des idées grâce auxquelles ils étaient arrivés à telle ou telle conclusion. C'est d'ailleurs souvent un excellent exercice, et celui qui s'y essaie pour la première fois est généralement stupéfait par l'écart, qui semble illimité, et les incohérences entre les

points de départ et d'arrivée<sup>103</sup>. Qu'on imagine donc mon étonnement en entendant le Français prononcer ces paroles, dont je devais bien reconnaître qu'elles étaient parfaitement conformes à la réalité.

Il poursuivit :

– Si je me souviens bien, juste avant de quitter la rue C., nous étions en train de parler de chevaux. Ce fut notre dernier sujet de conversation. Tandis que nous traversions la rue, un marchand de fruits qui portait un grand panier sur la tête est passé rapidement devant nous, vous a heurté et poussé vers un tas de pavés amassés en un endroit où la chaussée était en travaux. Posant le pied sur un de ces pavés instables, vous avez glissé et vous êtes légèrement tordu la cheville. Vous avez eu l'air un peu vexé, ou grognon. Vous avez marmonné quelques mots, vous êtes retourné pour jeter un regard sur le tas de pierres, et avez poursuivi votre chemin. Ce n'est pas que j'étais particulièrement attentif à ce que vous faisiez, mais à la longue, l'observation est devenue chez moi une sorte de nécessité.

» Vous regardiez vers le sol, fixant avec une expression agacée les trous et les ornières entre les pavés (ainsi je voyais bien que vous pensiez toujours aux pierres), jusqu'à ce que nous atteignions la petite ruelle Lamartine<sup>104</sup>, que l'on vient de recouvrir, à titre d'expérience, de pavés rivetés qui se chevauchent les uns les autres. Là, votre physionomie s'est éclaircie. J'ai vu vos lèvres remuer, et n'ai eu aucun doute que vous murmuriez le mot « stéréotomie » – un terme un peu excessif pour ce genre de pavage. Je savais que vous ne pouviez pas vous dire « stéréotomie » sans penser aux atomes, et donc aux théories d'Épicure<sup>105</sup>. Et comme je vous avais fait remarquer, la fois où nous avons discuté de ce sujet, il n'y a pas si longtemps, que les vagues prédictions de cet illustre Grec avaient été singulièrement confirmées, bien qu'on ne